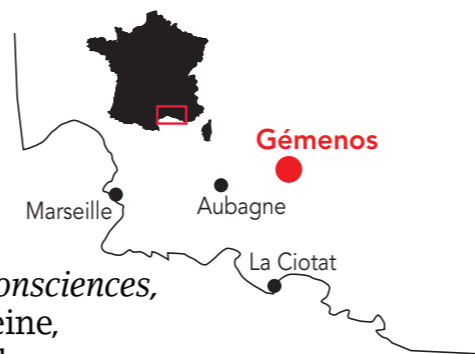


# UN THÉ AU PARFUM DE VICTOIRE

Le 13 août, après 1336 jours de lutte, les anciens salariés de Fralib à Gémenos lançaient leur propre production sous la bannière de la Société coopérative ouvrière provençale de thé et infusions (Scop-Ti). Leur marchandise qui «*éveille les consciences, réveille les papilles*», fruit d'un combat syndical de longue haleine, a pris place dans les rayons des supermarchés à la fin septembre.

TEXTE CÉCILE ANDRZEJEWSKI PHOTOS ROBERT TERZIAN



Gérard Cazorla et son équipe commencent la production de la marque 1336, le 13 août.

Impossible de se tromper. À peine un orteil posé dans le bâtiment de la Scop-Ti qu'une douce odeur emplît les narines. Celle du thé, évidemment. La même que celle de la fumée qui s'échappe d'une tasse chaude un soir d'hiver, sauf que dehors le soleil brille encore et qu'en lieu et place de tasse s'étendent 12 000 mètres carrés d'usine. À l'intérieur, les machines bleues et orange tournent dans un vrombissement continu et les boîtes d'infusions passent au-dessus de la tête des visiteurs, bien installées sur les convoyeurs que les non-initiés appelleraient simplement des tapis roulants. C'est vrai qu'ils sont jolis, ces emballages en carton, un côté blanc, un côté coloré, ornés du nom de la marque: 1336. 1336, comme le nombre de jours qu'aura duré la lutte des anciens salariés de Fralib avant qu'ils ne reprennent possession de leur usine et mettent sur pied leur coopérative. Alors quand, après un combat de près de quatre ans, Gérard Cazorla, désormais président de la société, sourit: «*Ça re-sent le thé ici, ça fait plaisir*», on comprend bien que le parfum qui flotte à nouveau dans l'air depuis la reprise de la production le 13 août dernier a déjà le goût de la victoire.

## Un combat «*juste et légitime*»

Il faut dire que, malgré quelques productions militantes, les machines n'avaient pas tourné depuis longtemps. En 2010, le couperet tombe: le groupe Unilever annonce la fermeture de l'usine Fralib de Gémenos, qui avait succédé à la marque marseillaise Éléphant. Les machines s'arrêtent un an plus tard et l'usine ferme officiellement en 2012. Seulement voilà, dès 2010 et jusqu'en 2014, les salariés ne vont rien lâcher: occupation des locaux nuit et jour, manifestations, appel au boycott des produits Lipton, attaque systématique des plans de sauvegarde de l'emploi (PSE) devant les tribunaux... La justice leur donnera d'ailleurs raison par trois fois. «*Unilever ne s'attendait pas à ça. Le groupe n'a jamais dépensé autant d'argent dans un PSE. Je pense que tout leur service juridique a dû être viré depuis, s'étonne encore Omar Dahmani, ancien opérateur logistique chez Fralib et aujourd'hui responsable de l'association «Force et bon thé» qui veille au rayonnement de la Scop-Ti. On était un peu le village d'irréductibles Gaulois.*» Astérix et Obélix en Provence auraient-ils eu autant de détermination que les 76 salariés qui se sont battus «*trois ans et huit mois*» durant? «*On menait une lutte qui était juste et légitime. Notre usine était rentable, on maîtrisait notre outil*

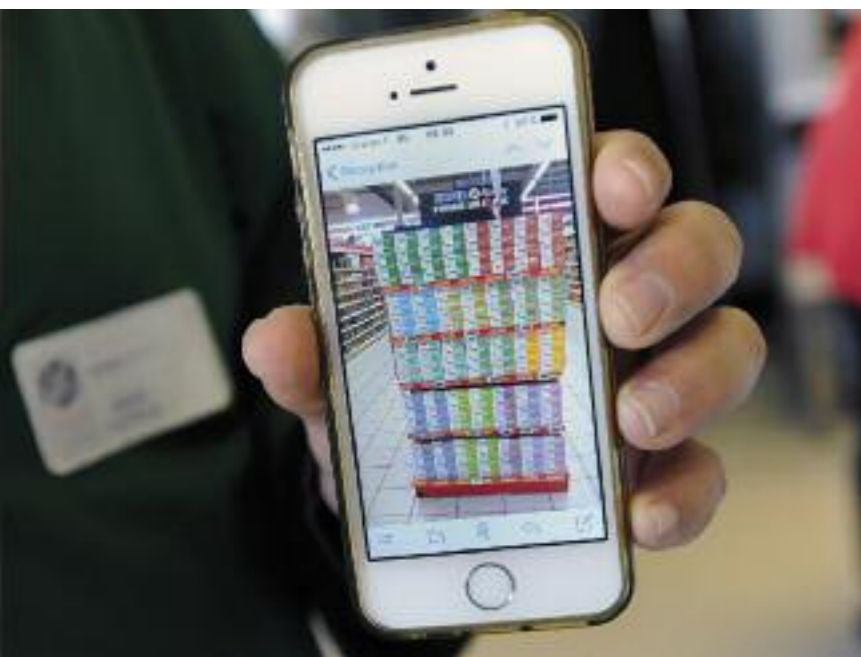
«*Notre usine était rentable, on maîtrisait notre outil de travail, ça nous a permis de tenir aussi longtemps... On a pris des titres comme, dans la lutte, on avait pris nos responsabilités.*»

*de travail, je crois que c'est ça qui nous a permis de tenir aussi longtemps. Le collectif nous a aussi donné du courage; sans ça, on n'aurait jamais pu gagner. Et puis, après, vous êtes dans un bras de fer, un engrenage qui fait que vous n'avez pas le droit de lâcher*», analyse Gérard Cazorla, son éternel sourire aux lèvres. L'ancien secrétaire CGT du comité d'entreprise de Fralib s'amuse d'être devenu président de la Scop-Ti, «*il a bien fallu prendre des titres, donc on les a pris, comme on avait pris nos responsabilités pendant la lutte*». Celui qui avait commencé en 1981 à l'usine Éléphant de Marseille a aujourd'hui des cheveux blancs et un bureau à l'étage au-dessus des machines. Une simple feuille A4 collée sur sa porte annonce: «*Direction. Comité d'entreprise. Syndicat*». L'inhabituel intitulé en dit long. C'est désormais un triumvirat de syndicalistes qui dirige la société. Tous les trois ont été désignés par le Conseil d'administration, issu de l'Assemblée générale des 58 coopérateurs: Olivier Leberquier, ancien délégué CGT, comme directeur général délégué; Marc Decugis, comme directeur général; et Gérard Cazorla, donc, comme président.

«*Si on ne se rebelle pas contre ça, on ne se rebelle jamais*»

Rim Hidri, charlotte verte sur la tête comme tous les salariés, a elle aussi profité du passage de la multinationale à la coopérative pour changer de poste. La jeune femme a débuté comme manutentionnaire en intérim en 2002, avant de passer machiniste et d'être embauchée en CDI en 2008. «*À la base, j'ai un BTS d'assistante de direction, ce n'était pas vraiment ma filière, mais c'était un emploi.*» Aujourd'hui, elle occupe le poste d'assistante comptable, «*plus en lien avec [sa] formation*». Il faut dire que pendant les 1336 jours de combat, elle gérait tout l'aspect administratif: préparation des dossiers juridiques, rassemblement des pièces... Car, si elle avoue avoir eu peur au début, Rim Hidri s'est rapidement impliquée dans la bataille contre Unilever. «*J'ai eu la chance d'être dans la bonne usine, la culture sociale et syndicale est très ancrée ici, les anciennes me racontaient la lutte pour la sauvegarde de l'entreprise du Havre. C'est important de transmettre cette histoire-là; chez nous, il y avait ça. C'est ma première boîte quand*

→ même», poursuit-elle de sa voix un peu cassée. La jeune femme s'arrête un moment, le temps de se replonger dans ses souvenirs. «Évidemment qu'une lutte aussi longue laisse des traces. Moi, je suis jeune mais, quand vous annoncez la fermeture à quelqu'un qui a trente ans d'ancienneté, son monde s'écroule, il entend: "Vous ne servez à rien", c'est violent. Les lettres recommandées qui arrivent à la maison pour annoncer votre licenciement, c'est violent. Votre patron qui arrive dans l'usine que vous occupez, entouré de gardes du corps comme si vous étiez une bande de voyous,



c'est violent.» Comme le dit Omar Dahmani avec sa gouaille toute marseillaise, «si on ne se rebelle pas contre ça, on ne se rebelle jamais». Vêtu d'un tee-shirt rouge où les mots «fraternité», «liberté» et «solidarité» forment le nom «Fralibs», il continue: «Dès le début, on l'a dit, pas un boulon ne sortirait de l'usine. Si c'était pour nous enlever les machines, la lutte ne servait à rien.» Selon lui, leur victoire tient aussi à cela, à leur refus de brader leur emploi et leur volonté de sauver, coûte que coûte, leur outil de travail.

Et si les 76 irréductibles n'ont pas pu récupérer la marque Éléphant comme ils le souhaitaient au départ, un protocole d'accord ouvrant la voie à leur reprise de l'usine était signé avec Unilever le 26 mai 2014. Certains ayant atteint l'âge de la retraite au cours des quatre années de lutte, ils sont désormais 58 coopérateurs, une cinquantaine souhaitant devenir à terme salariés de la Scop, 28 étant déjà en CDI. Les quatorze élus syndicaux, comme Gérard Cazorla ou Omar Dahmani, sont eux en congé de reclassement... payés par Unilever. Ils peuvent donc se consacrer entièrement à leur coopérative. Au total, la multinationale anglo-néerlandaise aura déboursé 19 millions d'euros: 10 millions correspondent aux salaires et cotisations sociales retenus pendant le conflit, 7 mil-

**1336 et Scop-Ti**, deux marques de thé lancées par les coopérateurs et distribuées en grandes et moyennes surfaces, ainsi que dans les Biocoop.

lions représentent l'outil de travail, et 2,85 millions proviennent de l'argent dû aux salariés en vertu de l'accord du 26 mai. «Aujourd'hui, les machines nous appartiennent, on décide de tout en AG, la Scop correspondait vraiment à nos valeurs», ajoute Gérard Cazorla.

### L'usine, propriété des ouvriers

En parlant de valeurs, justement, les coopérateurs ont lancé deux marques afin de s'y tenir au mieux. Toutes les deux garantissent un thé aux arômes entièrement naturels, ils y tiennent. La première, 1336, destinée aux grandes et moyennes surfaces, «privilégiée» le bio et la production française. La seconde, Scop-Ti, distribuée dans les Biocoop, propose uniquement du bio produit en France. La différence s'explique par les capacités de production: la matière première bio et 100 % française n'est pas disponible en assez grande quantité pour répondre à la demande de la grande distribution. Pour le thé bio, Scop-Ti s'est associée au Tilleul des Baronnies, «arbre-roi» de la Provence. Marie-Noëlle Fratini a d'ailleurs participé à la cueillette. «J'ai vu de mes yeux et senti de mes mains le travail que c'est. Ce n'est pas de tout repos», témoigne la joviale retraitée. Coopératrice non salariée, elle a quarante-quatre ans d'usine derrière elle et a souhaité, après avoir lutté avec les autres, «faire partie du début de l'aventure». «Tout n'a pas été rose, bien sûr, mais on a appris à connaître la valeur de chacun.» L'ancienne ouvrière polyvalente donne désormais un coup de main au service qualité. «Samedi, je suis allée au magasin voir les boîtes de notre thé. Elles sont belles! C'est un plaisir immense, se réjouit Marie-Noëlle Fratini. C'est un pied de nez à Unilever, notre manière de leur dire: "Vous voyez, on l'a sorti!"»

Un sentiment que partage Yves Baroni, petites lunettes rondes et barbe naissante, campé face à la machine dont il a la charge. Il y contrôle la qualité, l'approvisionne en fil de coton pour tenir le sachet de thé et en papier pour réaliser les emballages. Durant la lutte, il a fait partie de la troupe Los Théâtres et du groupe de musique Los Fralibos, qui sont allés raconter, à leur manière, leur combat auprès d'associations ou d'autres camarades syndicaux. «On a aussi retrouvé la culture ouvrière pendant ces quatre ans. Nous, les ouvriers, on n'est pas que des bras et un numéro calé derrière un convoyeur, on est aussi capables de créer.» Alors, il n'est pas peu fier quand il regarde sur sa →

Leur victoire tient aussi à ça, à leur refus de vendre leur emploi et à leur volonté de sauver, coûte que coûte, leur outil de travail.



**Les salariés n'ont rien lâché.** Dès 2010 et jusqu'en 2014, ils se sont mobilisés dans l'organisation d'actions pour sauver leurs emplois. Par trois fois, la justice leur a donné raison. En haut, Rim Hidri et Omar Dahmani, au premier plan. Ci-dessus, Gérard Cazorla, président de la Scop-Ti.

→ machine passer les boîtes siglées 1336. « On est émus quand on les voit, ce sont nos bébés. On a tout décidé nous-mêmes, c'est vraiment notre entreprise maintenant. Ça prouve qu'une autre solution reste possible, avec un produit porteur de valeurs et une vraie qualité de travail. »

### Recréer une gamme de thés

À quelques mètres de là, dans le labo installé au rez-de-chaussée en face des machines, mais complètement isolé du bruit, Nadine Fiquet s'affaire. La petite dame, elle aussi vêtue de la longue chemise et charlotte vertes réglementaires, a été chargée, à la création de la Scop, de mettre en place le système qualité et, surtout, de créer la gamme des saveurs. C'est donc à elle que Scop-Ti doit, entre autres, le thé noir anis et réglisse, le thé pomme et cannelle, l'infusion aux fruits des bois et la quinzaine de références disponibles. Après une longue carrière débutée en 1976 qui la mènera au poste de responsable assurance qualité, Nadine Fiquet quitte Unilever en 2007. Mais, quand ses anciens collègues s'opposent au PSE de 2010, elle les rejoint. « Mon mari était encore dans l'entreprise, en arrêt maladie. Il fallait bien qu'un de nous deux soit présent. C'était normal d'aider. » Depuis, elle est devenue la cheffe d'orchestre de la dégustation et invente les recettes qui plairont aux consommateurs. Mais elle n'est ni salariée, ni coopératrice, et n'aime pas le terme de bénévole. « Mon statut, c'est "rien", rigole-t-elle. Je suis là parce que je le veux bien. Je ne sais même pas si quelqu'un me l'a demandé en fait, je me suis peut-être un peu incrustée. Il me tient juste à cœur qu'ils réussissent. » Alors elle transmet son savoir et son expérience, forme les plus jeunes à la dégustation,

« Mon mari était encore dans l'entreprise, en arrêt maladie. Il fallait bien qu'un de nous deux soit présent. C'était normal d'aider. »

négoce avec les fournisseurs et s'engage sur l'aromatization naturelle, garantie selon elle, du respect du client et de la qualité des produits Scop-Ti. À côté de son bureau, Xavier Imbernon et Christian Sanchez ont justement décidé de se lancer dans un cours de dégustation. Le premier, voix douce, lunettes fines, petite barbe et tee-shirt rouge, était auparavant technicien sur machine. Le second, affable quinquagénaire, travaillait au labo avant la lutte : il est désormais apprenti en informatique. Devant eux, sur la grande table, s'alignent six tasses de thé, dans de jolies nuances de marron. Christian Sanchez se sert toujours deux tasses. D'après lui, il faut goûter le thé à la fois chaud et tiède, car les saveurs se libèrent progressivement. Par exemple, le thé noir anis et réglisse a le goût de la réglisse quand il est chaud, celui de l'anis quand il est tiède. Même chose pour l'infusion aux fruits des bois : tiède, on ne sent que la fraise, alors qu'à chaud, les différents parfums de fruits rouges se mélangent. « La dégustation, c'est l'expérience, affirme Xavier Imbernon. Ça ne s'apprend pas. On peut enseigner la méthode, mais c'est comme un sport, il n'y a que la pratique qui vous rend meilleur. » Le quinquagénaire Christian Sanchez charrie gentiment son jeune collègue. « Tu vas voir quand Nadine va



te faire passer ton évaluation, tu auras des bols de thé partout ! Tu dégustes à l'aveugle et tu dois trouver s'il y a une contamination, un goût anormal, d'où ça provient et ce que tu peux faire contre. C'était ma hantise. »

### Le succès au bout du tunnel

Et il faut croire que Nadine et toute l'équipe ont bien fait leur travail. Depuis la première livraison aux grandes surfaces, le 23 septembre, les commandes ne ralentissent pas, bien au contraire. « En deux mois de production, on a sorti 400 palettes. Sur chacune, il y a 1 260 boîtes de thé emballé dans des sachets traditionnels et 1 400 boîtes de thé dans des mousselines », précise Gérard Cazorla. L'objectif de sortir 250 tonnes de thé la première année sera certainement dépassé. Il reste maintenant à atteindre le pallier des 650 tonnes sur trois ans. « Je suis impressionné, avoue Omar Dahmani. Quand on est dans le jus, on ne se rend pas compte que ça marche si bien. » La marque 1336 est désormais référencée chez Auchan dans les Bouches-du-Rhône « et devrait arriver dans le Nord selon les commandes », chez Carrefour Sud-Est et Sud-Ouest. Au niveau national, on la trouve dans les Casino, Franprix et Intermarché. Le thé de la Scop-Ti peut également être livré par Internet, sur le site Maxi coffee.com. Enfin, le thé bio et produit en France estampillé Tilleul des Baronnie, lui, s'achète dans les magasins Biocoop. « Au départ, on avait prévu de consacrer 60 % de notre production aux marques distributeurs. Mais on s'aperçoit qu'on vend beaucoup plus sous notre propre nom, on a du succès, se félicite le président de la coopérative. C'est une belle reconnaissance. » Une reconnaissance qui ne

doit rien au hasard. Il suffit de passer une demi-heure avec Gérard Cazorla pour comprendre à sa sonnerie de téléphone que les messages de soutien et de félicitations affluent de toute la France. Des particuliers qui prennent le temps d'écrire un courriel via le site de la Scop et de dire leur admiration du combat des ex-Fralib. Pendant la lutte, les ouvriers avaient demandé à la population locale de venir les relayer pour occuper l'usine. Débordés par le nombre de volontaires, ils ont dû s'en tenir uniquement aux syndicalistes. Un été, Rim Hidri se souvient d'avoir vu débarquer deux adolescents italiens en goguette qui avaient entendu parler de leur combat et voulaient leur photo souvenir. En octobre dernier, à la Foire de Marseille, deux jeunes ont lancé un « hip hip hip hurra » pour les coopérateurs de la Scop-Ti, repris par toute la foule du hall où ils étaient installés.

Tous les coopérateurs le disent : sans le soutien, pécuniaire ou symbolique, des camarades de la CGT et plus largement des Français, ils n'auraient pas pu tenir. La caisse de solidarité a permis de passer les mois sans salaire en limitant les dégâts et les marques de soutien ont remonté le moral des troupes, parfois mis à mal par un combat qui n'en finissait pas. « C'est vrai que beaucoup nous ont dit qu'ils seraient là quand on lancerait notre propre marque, mais je ne m'attendais pas à un tel démarrage. Maintenant, on n'a pas le droit de faillir, il faut que ça dure. On a aussi besoin du consommateur, il doit devenir acteur de ce qu'il met dans son Caddie, soutient Rim Hidri. On a préservé notre outil industriel, maintenant, il faut qu'on crée de l'emploi. » La jeune femme rêve désormais au jour où Scop-Ti embauchera de nouveaux salariés. ■



**Au contrôle qualité.**  
Nadine Fiquet (à gauche) forme ses collègues à l'art de la dégustation.